

De l'avis de ses proches, Felipe Kriegelstein, 80 ans, fait preuve de mauvaise foi. Cet ingénieur aéronautique à la retraite, semillant président du conseil syndical de sa copropriété à Levallois-Perret, dans les Hauts-de-Seine, refuse d'admettre qu'il perd l'audition comme feu « Mamie Kriegelstein ». Quand sa femme et ses filles lui suggèrent d'aller consulter un oto-rhino-laryngologiste (ORL), il esquisse le problème : « J'entends parfaitement bien la télévision. Si vous parliez aussi distinctement qu'Evelyne Dhéliat ou Louis Bodin, je ne vous ferai pas répéter ! De toute façon, on a de la chance puisqu'on a tout en double... », déclare-t-il, provocateur, en posant ses mains sur ses deux oreilles. Après son petit déjeuner, il fourre systématiquement les publicités de prothèses auditives, qu'il considère comme une « grosse arnaque », dans ses courriers indésirables : « Même les marchands de lunettes s'y mettent ! Ils se font un beurre pas possible avec ces gadgets ! »

Comme une personne sur deux de plus de 65 ans, Felipe Kriegelstein est très probablement atteint de presbycusie, une baisse de l'audition progressive due à l'âge. Ce phénomène représente près de neuf cas de surdité sur dix en France, selon les chiffres de l'OMS. A la différence de la presbytie (la difficulté à voir de près liée au vieillissement naturel de l'œil), la presbycusie est souvent mise de côté par les personnes touchées : le temps moyen entre la prise de conscience et l'appareillage peut atteindre dix ans (Eurotrak, 2022). Et encore, seuls 37 % des patients touchés par une déficience auditive invalidante – qui désigne une perte auditive supérieure à 35 décibels dans la meilleure oreille et affecte 4 % des Français, selon une récente étude de l'Inserm – sont équipés. « La presbycusie est un handicap dans la relation à l'autre, c'est toute la différence avec la presbytie. Si l'entourage est stigmatisant avec des phrases comme : "Tu entends quand ça t'arrange", la personne concernée va fuir », explique Nicolas Dauman, maître de conférences en psychopathologie clinique à l'université de Poitiers.

A cela s'ajoute le souvenir rebutant du gros haricot rosacé qui sifflait derrière les oreilles de nos aînés, dans les années 1990. « Mon beau-frère disait toujours : "Allo, ici Radio Londres" quand il passait à côté de maman », raconte Simone Réveillon, 83 ans, qui a longtemps repoussé l'idée de se faire appareiller. « Lan dernier, quand ma fille m'a dit que j'allais finir toute seule dans mon coin, ça fait tilt », avoue-t-elle. Pire, l'ombre du Professeur Tournesol, à l'ouïe défaillante, source inépuisable de quiproquos et de situations loufoques, plane sur nous... « La surdité a souvent été associée à la folie », explique Gaëlle Cointre, responsable de projet en prévention et promotion de la santé à la Fédération nationale de la Mutualité française. Ses « cafés audition » sont l'occasion de déconstruire les idées reçues pour décomplexer les gens sur le sujet : « Le terme "sourdine", par exemple, a longtemps été utilisé, parce que la médecine n'était pas en mesure de détecter les causes de la perte auditive. De la

n'était pas toujours muets les autres, c'est juste qu'ils n'étaient pas stimulés. »

Felipe Kriegelstein demande expressément qu'on laisse ses oreilles tranquilles. Il plaisante sur son « très léger strabisme divergent » venu s'ajouter à sa presbytie, fait des jeux de mots sur sa dernière opération – « Depuis qu'on m'a enlevé la vésicule biliaire, je ne me fais plus de bile » – et s'appuie fièrement sur la canne au pommeau en argent léguée par son grand-père. Mais il refuse de glisser dans son pavillon ce qu'il appelle « un cornet de frites », en référence au cornet acoustique du XVII^e siècle qui conduisait les ondes sonores vers le tympan. En attendant, Cathy, son épouse, contrainte d'écouter « C à vous » à tue-tête, est régulièrement accusée par son cher et tendre « de passer du coq à l'âne de manière pernicieuse, dans le but de le perdre dans la conversation », et elle a le sentiment général de parler dans le vide. « Il n'y a pas plus sourd que qui veut l'être », se désolait-elle.

A Marly-le-Roi, dans les Yvelines, Danièle Coraluppi, « Cœur de lion » en français », traduit-elle instantanément, s'est transformée en militante de l'oreille. A la tête de l'association Durd'oreille – « un nom amusant, pour dédramatiser » –, cette octogénaire d'origine italienne entend convaincre les anses cotonneuses de bien vouloir s'équiper. « Je suis entourée de personnes qui font des dénis de surdité, décrit-elle. Dans mon club de peinture sur porcelaine, je dois répéter tout ce que je dis deux ou trois fois, c'est agaçant. » Sensibilisée au sujet par la presbycusie de son époux il y a une vingtaine d'années, elle n'a pas hésité à se faire aider dès les premiers signes de perte auditive. « Grâce à nos appareils de dernière génération, mon mari reçoit directement le téléphone dans les oreilles et moi la télé. C'est le confort absolu ! »

Pour goûter aux joies du Bluetooth dans les esgourdes, la première étape est le passage chez l'ORL. Certains patients, qui n'assument pas toujours ce signe de vieillissement, espèrent duper le spécialiste en faisant semblant d'entendre des aigus qu'ils ne captent plus. Mais cette entourloupe du tympan, si tant est qu'elle fonctionne, ne résistera pas longtemps à l'épreuve de la réalité. L'ORL pousse en effet l'examen jusqu'à choisir des mots comme « ballon » et « vallon » pour leur capacité à emmêler le patient... et pour le bien de ce dernier. « On sait depuis près de quarante ans que la surdité est un élément majeur qui précipite la démence, explique le docteur Laurent Tardivet, ORL exerçant à Nice. Si vous ne sollicitez pas votre audition, ce n'est pas l'oreille qui dépérit, c'est le cerveau. »

Pour déjouer ce terrible destin et attirer une clientèle qui se sent encore jeune, les audioprothésistes installés en centre-ville et dans les zones commerciales rivalisent d'idées. Audika, pionnier français dans le domaine, a remplacé ses égéries Robert Hossein puis Anny Duperey (qui incitaient leurs fans à se faire appareiller) par des seniors anonymes dans la fleur de l'âge assumant pleinement leur presbycusie. Dans la dernière campagne promotionnelle, un écran divisé en cases, type Zoom, réunit virtuellement une quinzaine d'entre eux chantant en chœur le titre *Don't Stop Me Now*, de Queen. Dans le même esprit, Idéal Audition a soigné la décoration de ses boutiques en jouant sur un panaché gris anthracite et orange, avec des boiseries, et a installé un affichage dynamique en vitrine. « Depuis un an, nous proposons des dépistages en ligne », indique son directeur fondateur, Dan Bettach, qui œuvre aussi sur Facebook et Instagram – « pas encore sur TikTok ! » – où il a posté la toute nouvelle poupée Barbie Mattel équipée de prothèses auditives rose fluo, sortie en mai.

« On a connu des révolutions dans le marché de l'aide auditive aussi importantes que celles relatives au smartphone », explique Claire Pernot, directrice communication et marketing chez Audika, bien décidée à faire oublier les vieux Sonotone. On est passé des appareils à pile aux prothèses rechargeables et connectées. Par ailleurs, l'intelligence artificielle mise au service des puces des appareils auditifs peut traiter différemment les signaux sonores : paroles, silence, brouhaha... On peut donc avoir des qualités sonores qui permettent de récupérer beaucoup d'audition. A cela s'ajoutent les modes type plage, messe ou réunion, réglés par les audioprothésistes en fonction de vos habitudes de vie. » Après le lancement raté des prothèses aux couleurs acidulées et au motif panthère, le marché s'est positionné sur des appareils aussi discrets, voire plus, que des écouteurs sans fil : les intra-auriculaires

13 avril, dans l'Aisne, un Saint-Quentinois malentendant a écopé d'un procès-verbal de 135 euros et d'un retrait de trois points de son permis de conduire pour « port à l'oreille d'un appareil susceptible d'émettre du son ».

Depuis que M^{me} Réveillon profite de ses mini-contours, elle entend à nouveau gazouiller les oiseaux dans la campagne bourguignonne. Equipée depuis un an et demi d'un modèle minimaliste beige nacré qui se fond dans sa coupe au carré, elle a pu bénéficier en partie de la réforme 100 % santé. « Comme j'ai pris le modèle juste derrière le nec plus ultra, ça m'a coûté 590 euros. La Sécurité sociale a pris en charge 480 euros et ma mutuelle 2920,00 euros. Au début, les sons me paraissaient trop forts, mais au bout de trois mois j'oubliais d'enlever mes appareils avant de me coucher. » A Levallois, Cathy Kriegelstein a fomenté un plan. Elle vient de prendre deux rendez-vous chez l'ORL pour elle et son mari. « Comme ça, personne ne se sentira visé ! »

VIEUX AU VOLANT, ENGUEULADE AU TOURNANT

« Je ne peux plus conduire, ma vie est foutue »

Ce sont des manœuvres tout en évitement. Des clés de voiture que l'on cache, des prétextes pour annuler un voyage, des discussions maladroites. « Et si je prenais le volant ? », a suggéré Olivier à son père, qui n'a plus prononcé un mot du reste de la route tout en continuant à conduire, à Nantes. Aurélie, 41 ans, garde en mémoire le jour où son paternel, 86 ans, a voulu rouler seul vers un hôpital parisien après un AVC. Il lui a couru après pour récupérer les clés de voiture qu'elle lui avait confisquées. Il déteste qu'un autre prenne le volant... A Carantec, dans le Finistère, Anne se souvient d'un jeu du chat et de la souris avec son père, quand il a eu 85 ans. « Il disait : "Je vais à la boulangerie." On disait : "C'est bon, on a du pain." "J'ai besoin d'aller à Morlaix." On répondait : "On pourra y aller demain..." Il insistait parce qu'on n'arrivait pas à lui dire simplement : "Il ne faut pas que tu conduises". » « C'est dur à dire aussi pour soi, c'est une étape de plus vers la perte de ses parents tels qu'on les a connus », témoigne Catherine, qui, à Vienne (Isère), a cherché ses mots pour dire « Je pense que là tu as eu de la chance », après une ultime embarquée de son père, dont la voiture avait grimpé sur le trottoir. Installé dans un village alpin, Frédéric, professeur de musique, a mal pris que son fils lui suggère de s'installer en ville pour ne plus dépendre de sa voiture, « comme si nos rôles s'inversaient... »

Aborder le sujet de la conduite des aînés, c'est s'exposer à des frustrations, des colères... Entre (grands) parents et (grands) enfants, mais aussi dans la fratrie. « Mon père a vécu jusqu'à 95 ans. Les vingt dernières années de sa vie, mes sœurs l'ont harcelé pour qu'il arrête de conduire alors qu'il n'avait jamais eu un accident et qu'il a parfaitement garé sa voiture avant de mourir... », s'énervait Eva, septuagénaire, à la mention du sujet.

Et pourtant, méfions-nous de ces histoires-là : ce sont celles dont on parle mais ce sont aussi les plus rares, explique Sylvie Bonin-Guillaume, vice-présidente de la Société française de gériatrie. Ce sont souvent des histoires d'hommes, aussi. Les femmes, observe cette membre du Conseil national de sécurité routière, s'arrêtent plus facilement et parfois trop rapidement même. « On n'a pas besoin d'être rude. Dans la plupart des cas, les gens arrêtent de prendre le volant spontanément et pour de bonnes raisons. » Et comme

Vieux

Selon un récent sondage de l'Insee, les Français estiment que le passage à 70 ans lance le dernier compte à rebours. Mais les dictionnaires les plus célèbres préfèrent ne pas se prononcer. Ils donnent dans la tautologie « qui a vécu longtemps » ou « qui est très avancé en âge », ce qui permet de relativiser.

Par exemple, à 30 ans on est un vieux mannequin, mais à 70 ans, un jeune pensionnaire d'Ehpad.

souvent quand on parle du sujet, elle rappelle que les seniors causent moins d'accidents que les très jeunes. « Il faut sortir des idées reçues comme "il est vieux, alors il ne peut plus conduire". » On ferait mieux, à l'écouter, de parler des risques liés aux soucis médicaux... et il se trouve que les plus âgés souffrent plus souvent de pathologies.

« On ne va pas régler le sujet en opposant une génération à une autre », répond aussi Pauline Déroutède à l'argument du nombre d'accidents. Le 27 octobre 2018, elle était assise sur son scooter garé sur le trottoir le temps que son amie achète des fleurs, quand elle a été fauchée par la voiture d'un nonagénaire. Amputée d'une jambe, elle vient d'obtenir son deuxième titre de championne de France de tennis en fauteuil. Plus de trois ans après son accident, elle reçoit encore régulièrement des appels de gens qui lui demandent vers qui se tourner pour convaincre leurs parents de mettre pour de bon leur automobile à l'arrêt. Les médecins ne peuvent donner que leur avis si on le leur demande. Reste aux proches la possibilité de signaler le conducteur à la préfecture, une décision aussi impossible à prendre (qui veut se sentir un traître à sa propre famille ?) qu'à faire appliquer.

« On ne peut reprocher à personne de manquer de recul sur soi. On n'est pas tous capables de s'autoévaluer. Tout le monde se dédouane sur la famille, qui doit trouver des subterfuges et a le mauvais rôle », regrette Pauline Déroutède. Si ces discussions peuvent être éprouvantes, rappelle-t-elle, les effets d'un accident sur une famille le sont encore plus. Le conducteur qui l'a percutée est décédé depuis, elle sait que sa fin de vie a été douloureuse, que son épouse a été anéantie, que leur fils a aussi subi les effets de l'accident. « Ce sont des dommages collatéraux dont on ne parle pas. Etre responsable d'un accident, on ne le souhaite à personne, ça bousille une famille. »

Décorée de l'Ordre national du mérite pour son engagement pour la sécurité routière, elle défend aujourd'hui un projet de loi imposant des visites régulières aux conducteurs, avec une périodicité différente selon l'âge. Elle sait le sujet ultrasensible. Après le Covid-19, après la réaction au 80 km/h, qui, en politique, s'aventurerait à limiter la liberté de circuler ou de prendre sa voiture ?

A Niort, Gérard Daudy, 73 ans, professeur à la retraite, se sent d'une époque où l'homme, au sein du couple, prenait le volant par défaut. « Les hommes de ma génération sont sûrs d'eux et persuadés qu'ils conduisent très bien. » Lui se rend compte qu'il a désormais un peu plus de mal à tourner la tête en conduisant. Depuis une dizaine d'années, il fait partie des bénévoles qui, en France, animent des ateliers de prévention de la MAIF. Aux autres seniors, il conseille de moins circuler quand le trafic est intense ou quand il fait nuit. Il fait parfois venir un pharmacien qui aide les participants à comprendre quel peut être l'impact de leurs médicaments sur leur capacité à maîtriser leur véhicule. Mais il est resté déboussolé quand un de ses amis l'a appelé en pleurant : « Gérard, je ne peux plus conduire, ma vie est foutue... » Aller au marché, au cinéma, c'était fini pour lui. « Il vit dans un village de 3 000 habitants, sans transports. Je lui ai dit que je viendrais le voir, mais je n'avais pas beaucoup d'arguments. » Car Gérard savait que ses visites ne remplaceraient pas une vie sociale, le sentiment d'autonomie. « Pousser un proche à arrêter de prendre sa voiture, c'est la bonne réponse quand on est dans un lieu où les transports existent. »

« Ce serait plus simple si l'on pouvait dire "vous ne pouvez plus conduire, mais voilà tout ce que vous avez à votre disposition pour rester autonome", ajoute Pauline Déroutède. Il faut pouvoir proposer une offre de transports alternatifs solide et qui fonctionne. Les systèmes de transports à la demande pour seniors sont peu accessibles avec des modes de réservation assez lourds. Qu'est-ce qu'on fait des personnes qui ne peuvent plus conduire ? La voiture, c'est la liberté, c'est le lien social. » On le sait tous depuis les confinements, tout comme on a pu mesurer les dégâts causés par l'isolement forcé sur le moral des proches. « Tout le monde a découvert ce que c'était de ne plus pouvoir bouger, de ne plus se sentir libre, autonome, observe Sylvie Bonin-Guillaume, membre du Conseil national de sécurité routière, c'est aussi pour cela que le sujet est si douloureux à aborder en famille. »

Guillemette Faure

« Tout le monde se dédouane sur la famille qui doit trouver des subterfuges et a le mauvais rôle »

Pauline Déroutède, victime d'un accident dû à un nonagénaire